

## La femme

Par Andréa Richard \*

La femme a déjà occupé, dans la préhistoire, une place égale et même supérieure à l'homme, prestige qu'elle a ensuite perdu et qu'elle mettra des siècles à reconquérir. En effet, dans l'histoire antique, la divinité était représentée par une déesse-mère et ce, dans toutes les civilisations. « On a retrouvé de nombreuses figurines de déesses-mères, la plus connue étant celle de l'obèse Vénus de Willendorf [...]. Par contre, les archéologues et les paléontologues n'ont jamais exhumé de statuette représentant un dieu mâle [...]. Comme il existe une corrélation entre le sexe de la divinité vénérée et le rôle de la femme dans les rituels sacrés, on en a déduit que les populations de l'époque étaient régies par une certaine forme de matriarcat et que les femmes tenaient une place importante dans les rites religieux. Durant l'Antiquité, les femmes pouvaient exercer des fonctions sacerdotales. Dans certaines sociétés, les prêtresses jouaient un rôle égal à celui des prêtres. C'était le cas des druidesses qui, chez les Celtes, avaient les mêmes attributions que leurs collègues masculins : divination, éducation des jeunes, participation aux assemblées qui élisaient les rois... [...] Avec l'arrivée du monothéisme les pères de l'Église ont interdit l'accès aux fonctions sacerdotales pendant au moins 2000 ans. Les trois "religions du Livre" (ainsi nommées parce qu'elles partagent le même texte fondateur : la Bible) ont expulsé l'élément féminin du divin. Le mot hébreu "Yahweh" est du genre neutre, mais ses équivalents – Élohim, Jéhovah – sont masculins, tout comme les termes Allah, Dieu, God, Dios... » (*Châtelaine*, décembre 2000).

Ce n'est que lorsque le mâle a compris qu'il avait lui-même un rôle à jouer dans la procréation que sa vénération pour la femme s'est graduellement éteinte et qu'il a laissé son orgueil lui suggérer qu'il lui était supérieur. De créatrice absolue de la vie, elle est passée au rang de réceptacle de la semence de l'homme, ce dernier étant persuadé qu'elle n'avait dorénavant qu'un rôle secondaire à jouer dans la mise au monde de nouveaux êtres humains.

Le xx<sup>e</sup> siècle a marqué de façon prépondérante l'ascension de la femme au rang social et politique auquel elle avait droit en tant qu'individu autonome apte à prendre ses propres décisions et à contrôler les éléments de son existence – en tous lieux, dans toutes les sphères d'activités, sauf... au sein de l'Église, chasse gardée des mâles qui se prétendent investis de pouvoirs conférés par Dieu et qui n'hésitent pas à Le représenter, à parler en Son nom. Or, selon eux, Dieu refuserait encore et toujours le sacerdoce aux femmes. Encore faudrait-il faire la preuve qu'Il ait parlé en ce sens ! C'est du moins le message des papes qui, sous couvert d'infaillibilité, prétendent même interdire à ses successeurs le moindre changement à ce niveau. Loin d'avoir évolué, cette mentalité suggérant un Dieu misogyne n'est pas seulement stagnante mais régressive. Pourtant, même un très jeune enfant comprendrait qu'au temps de Jésus, la mentalité n'était pas la même qu'en nos temps modernes. Et cela ne concernait pas uniquement la religion. Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis l'époque où Jésus, entouré de ses disciples, parcourait à pied la

Palestine; avec cette eau ont disparu les préjugés et les interdits de toutes sortes à l'égard des femmes. Sauf, encore, dans l'Église et dans la religion musulmane. Toute évolution nécessite remise en question et réflexion, ce que, précisément, les autorités de l'Église refusent de faire en ce qui concerne des traditions établies et des dogmes. Une évolution saine mène à une révolution des schèmes de pensée. Or, une telle révolution représenterait une menace pour le système « androcentré » de l'Église qui veut perpétuer l'attribution des fonctions sacerdotales et d'autorité dans l'Église aux seuls hommes. Au Canada, le statut de personne juridique ne fut accordé à la femme qu'en 1929 et le droit de vote, en 1940. Les évêques, se mêlant des questions politiques, s'opposaient à ce que les femmes se présentent aux urnes. Un demi-siècle plus tard, ils reconnurent que la gent féminine se composait de personnes à part entière et firent amende honorable. En leur nom seulement, pas au nom de l'autorité papale ou de la curie romaine.

Les femmes, à partir des années 60, ont compris qu'il leur fallait prendre *leur* place et non seulement *une* place dans une société qui ne souffrait aucune tentative de prise en charge. Elles ont prouvé et démontré que les femmes peuvent, autant que les hommes, prendre la parole en public, écrire des best-sellers, diriger des entreprises, conduire des camions, accéder à la tête des gouvernements et concilier, bien souvent, leurs activités et leurs tâches avec les contraintes de leur vie familiale et parentale.

En 1994, 1200 femmes anglaises de confession anglicane ont été ordonnées prêtres. Leur Église avait statué, en 1975, que l'ordination des femmes ne pouvait rencontrer aucun obstacle fondamental d'ordre théologique. Cette longue attente a valu à ces femmes prêtres de pouvoir exercer dorénavant leur ministère là où les évêques anglais ont bien voulu les accepter. Je me suis laissé dire que certaines ont la vie dure ! En guise de protestation, des Anglicans de toutes les couches de la société sont passés dans le camp catholique : ministres, évêques, fidèles, etc. Leur dignité ecclésiastique a valu bien des misères à ces femmes de la part de leurs confrères masculins et, pour s'en défendre, elles ont dû fonder une association : WATCH (Women and the Church) afin de dénoncer le harcèlement sexuel dont elles étaient victimes ainsi que les promotions inéquitables. « Il y a plusieurs régions, en Angleterre, où une femme prêtre ne peut pas exercer son ministère : ce sont les diocèses où les évêques sont opposés à leur ordination. Moi, je n'ai pas de problèmes, parce que mon supérieur, l'évêque Hereford, n'est pas misogyne. » (Frances Miles, vicaire de St. Dubricius, en Angleterre, depuis 1994).

Il n'y a pas que le sacerdoce qui est refusé aux femmes catholiques : en septembre 1984, Montréal recevait en grandes pompes Jean-Paul II, le patriarche que la haute hiérarchie de l'Église refuse que l'on conteste. Les apparats protocolaires accueillant le cortège papal, n'ont pas empêché le raisonnement des voies des femmes dissidentes qui s'opposaient au discours officiel de l'Église sur la politique et la morale sexuelle.

Cette visite du Saint Père donnera lieu à la naissance du Mouvement Collectif pour la liberté des femmes qui rassemblera les signatures des femmes sur deux pétitions : l'une dénonçant les propos de l'Église (1610 signataires), **l'autre annonçant l'apostasie spontanée de 1217 femmes**. Toutes ces signatures furent dirigées à la chancellerie de

l'archevêché en même temps, dans plusieurs cas, que les extraits de baptême des femmes qui avaient choisi de se retirer de l'Église catholique romaine. « Publiquement, elles ont décidé de ne plus cautionner par une appartenance officielle une vision sexiste du monde et de son organisation, véhiculée avec autorité, prestige, poids politique»<sup>1]</sup>

Les autorités de l'Église ne paraissent pas ébranlées ou touchées par ces gestes collectifs. Les évêques, en se taisant, se rendent complices de toutes les injustices envers les femmes considérées comme sujets humains de classe inférieure, leur rôle, selon leur définition, étant un rôle de service et d'obéissance.

Ce sont les femmes qui, par leur assiduité aux activités religieuses, permettent et entretiennent le système misogyne dont elles sont exclues.

*\* D'origine acadienne, Andréa Richard, après dix-sept ans de vie religieuse, est devenue militante pour la laicit . Conférencière au Québec, au Nouveau-Brunswick, en Ontario, et occasionnellement en France et aux  tats-Unis, elle est aussi l'auteure de six ouvrages dont « Femme après le cloitre », « L'Essence de la vie » et « Au-delà de la religion » ( ditions du Septentrion).*

---